

## GÉNIE DES CLOCHES

Printemps 2020.

Durant la période de confinement, entre le 17 mars et le 10 mai, l'église de mon village laissait retentir ses cloches tous les soirs à 18 heures pendant cinq minutes. C'était un signe de vie, un salut de reconnaissance, qui disait que nous appartenions à un ensemble, une communauté, que même isolés nous n'étions pas seuls. Rarement, on aura été aussi attentif, aussi sensible, aux sons harmonieux des cloches que dans le silence « incandescent » qui régnait en ces temps de repos heureux et malheureux.

Années 1940-1950.

Nous étions une famille protestante, mais nous habitions près de l'église catholique. Enfant, j'ai dû m'étonner un Vendredi Saint, jour de grand culte pour nous, de ne pas entendre les cloches d'en face. On m'expliqua qu'elles s'étaient envolées la veille pour Rome et qu'elles reviendront dans la nuit de samedi à dimanche de Pâques. Pourquoi Rome ? Pour y être purifiées et bénies. Le pape avait ce pouvoir. J'ai compris plus tard que leur disparition et leur retour triomphal mimaient la mort et la résurrection du Christ. Le silence qui pesait sur la cité, aux heures où habituellement retentissaient les cloches, était celui du tombeau.

Génie du catholicisme d'avoir ainsi figuré, par une absence sonore, le drame sacré et de tout faire repartir (ressusciter !) de Rome ! Et génie du christianisme, plus largement, que d'avoir institué dans sa liturgie ce monumental instrument d'appel et de rassemblement et de l'avoir placé au sommet de ses églises ou temples.

Vous n'imaginez pas la civilisation européenne, se définissant comme chrétienne, sans l'église « au milieu du village » et l'église sans son clocher. Les minarets des mosquées peuvent rivaliser en majesté avec nos tours et manifestent pareillement la hauteur du Dieu unique, mais la voix claire du muezzin qui invite les fidèles à la prière ne saurait atteindre la puissance des sons d'airain qui sortent des fentes d'un clocher et dominant dans les airs à des kilomètres à la ronde.

Lorsque des troupes arabes occupèrent Jérusalem en 638, une des premières mesures dirigées contre les chrétiens fut de bannir l'usage des cloches, car leur bruit, selon les conceptions des musulmans d'alors, troublait par les vibrations la paix des esprits invisibles des morts qui voyagent à travers les airs. Pour eux, seule la voix humaine est pure, « naturelle », comme telle agréable à Dieu ; des sons mécaniques, en tant qu'artificiels, détachés de la chair, ont quelque chose d'impie. Mais Chateaubriand pensait exactement le contraire : « Laissons donc les cloches rassembler les fidèles ; car la voix de l'homme n'est pas assez pure pour convoquer au pied des autels le repentir, l'innocence et le malheur » (*Génie du christianisme*). Se montre ici comme une ligne de démarcation entre la sensibilité auditive d'un musulman et celle d'un chrétien. Un rapport différent aussi avec la technique ou l'artifice. Deux esthétiques (au sens large) différentes, qui ne devraient toutefois plus s'affronter, mais se respecter en faisant les concessions nécessaires...

L'invention des cloches, sous la forme que nous leur connaissons, est bien antérieure au christianisme. Mais elles étaient d'abord petites, on les portait sur soi, c'étaient des clochettes ou des grelots. Les Romains en attachaient à leurs boucliers. Les prêtres agitaient des *tintinnabula* pour ouvrir un passage aux processions. Les animaux domestiques, chiens, chevaux, chèvres, portaient tous des clochettes, pour que le bruit les trahisse, au cas où ils s'échappaient, et aussi pour écarter vampires et spectres. L'usage des cloches a toujours été double : rationnel ou utilitaire et magique.

Le mystère de leur origine a longtemps excité l'imagination populaire. À l'époque où les conceptions païennes étaient encore vivaces, l'on tendait à prendre les cloches pour des statues parlantes et chantantes et celles-ci pour des divinités sorties de la terre ou des eaux, ou descendues des montagnes. Quand elles étaient à trois, enfermées sous un même toit, il arrivait qu'on les assimilât aux trois nornes, ces parques germaniques ou filles de la Nuit, qui président aux destinées des mortels. La première file la soie, la deuxième tresse la paille. La dernière coupe le fil.<sup>1</sup> De « norne » à « nonne », il n'y a que la différence d'une lettre. D'où le déplacement, la conversion ici et là, dans le royaume de l'imaginaire, à des légendes dont les héroïnes étaient trois nonnes ou trois sœurs bienheureuses, fondatrices de tel couvent. Le christianisme à nouveau écrivait la fin de l'histoire et triomphait.

L'Église s'était d'abord demandé pourtant si toutes ces croyances, entretenues par l'usage des cloches, ne représentaient pas un sérieux danger pour la foi. Ne fallait-il pas mieux renoncer à leur présence dans les églises, « comme firent les Mahométans » ? Mais sous prétexte que certaines choses peuvent en certains lieux et pour de certaines gens s'avérer dangereuses, faut-il que tout le genre humain s'en prive ? Quelle voix, quel instrument eût remplacé la cloche ? Tout bien considéré, l'Église fit bien d'en conserver l'usage et de l'inscrire dans ses rituels.

Rien ne signale mieux notre sortie d'une civilisation chrétienne que l'hostilité soudaine que des laïcs (purs et durs) expriment occasionnellement à l'encontre des cloches d'une église, ils en dénoncent « la pollution sonore », se font l'écho de riverains que leur sonnerie intempestive arrache à leur grasse matinée du dimanche. Ils rappellent que la religion étant censée demeurer une affaire strictement privée, toute intrusion, ne fût-elle que sonore, dans le domaine public est à proscrire. Et pourquoi ces hauts clochers et ces flèches qui montent au ciel ? Une telle architecture transgresse les principes de l'égalité républicaine. Des Jacobins avaient bien envisagé en novembre 1793 de raccourcir la cathédrale de Strasbourg ! Un certain Téterel, dit Téterel-de-Lettre, nommé en 1792 administrateur provisoire du Bas-Rhin, avait préconisé la démolition de tous les clochers. On dirait parfois qu'un peu de cet esprit laïque, qui se confond avec la cause de l'athéisme, continue parmi nous d'agiter quelques têtes.

La religion, en vérité, a dépéri dans les mœurs si gravement que c'est un combat d'arrière-garde que de vouloir censurer encore les rares manifestations visuelles, comme les processions ou cortèges, et sonores qu'elle conserve. Dans la plupart des sites, la sonnerie des cloches ne dérange en rien, tout simplement parce qu'on ne l'entend plus dans le silence, parce qu'elle n'est plus qu'un bruit singulier qui se perd parmi d'autres, couvert par le vacarme de la ville et la sorte de basse continue du trafic automobile. Nous avons changé d'ère ? Mais oui ! Qui ne le voit et ne l'entend ? Nous vivons, et c'est irréversible, dans une civilisation technicienne, au milieu de toutes sortes de moteurs qui tournent jour et nuit. Nos sens mêmes en sont atteints et transformés.

Seuls espaces de silence : les musées – et les églises en tant que musées.

Jean-Paul Sorg

---

<sup>1</sup> Qui dans les pays allemands ne se souvient de la comptine ?

Ritte, ritte Ross  
Z'Basel isch e Schloss  
Z'Rom isch e Glockehüs  
Do lüege drei Jungfre-n-üs  
Die eini spinnt Siide  
Die zweit draht Wiide  
Die dritt schnidet d'Schnier dur  
Warte brävi Litt, warte nur !